



HAL
open science

**L'apport heuristique d'une implication incontournable.
L'exemple d'une recherche sur un terrain " sensible ”
(Israël-Palestine)**

Karine Lamarche

► **To cite this version:**

Karine Lamarche. L'apport heuristique d'une implication incontournable. L'exemple d'une recherche sur un terrain " sensible ” (Israël-Palestine). *Civilisations - revue internationale d'Antropologie et de sciences humaines*, 2016, 64, p. 35-44. 10.4000/civilisations.3822 . halshs-02149265

HAL Id: halshs-02149265

<https://shs.hal.science/halshs-02149265>

Submitted on 17 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Civilisations

Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines

64 | 2015

Enquêter en terrains difficiles

L'apport heuristique d'une implication incontournable

L'exemple d'une recherche sur un terrain « sensible » (Israël-Palestine) *

Karine Lamarche



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3822>

DOI : 10.4000/civilisations.3822

ISSN : 2032-0442

Éditeur

Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles

Édition imprimée

Date de publication : 22 décembre 2015

Pagination : 35-44

ISSN : 0009-8140

Référence électronique

Karine Lamarche, « L'apport heuristique d'une implication incontournable », *Civilisations* [En ligne], 64 | 2015, mis en ligne le 30 décembre 2018, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3822> ; DOI : 10.4000/civilisations.3822

L'apport heuristique d'une implication incontournable *L'exemple d'une recherche sur un terrain « sensible » (Israël-Palestine) **

Karine LAMARCHE

Résumé : *Plusieurs travaux récents ont souligné les difficultés inhérentes aux terrains dits sensibles et l'intérêt de considérer la subjectivité du chercheur comme un élément à part entière de l'enquête. Dans la lignée de ces travaux, cet article se propose de revenir sur les conditions de réalisation d'une recherche sur les Israéliens militant contre l'occupation des Territoires palestiniens. Il montre que mon implication sur ce terrain a été incontournable à plus d'un titre, mais aussi qu'elle a été heuristiquement féconde dans le sens où elle m'a permis de mieux appréhender le vécu de mes enquêtés et a fait naître de nouveaux questionnements sur les conséquences, au niveau personnel, d'un engagement considéré par beaucoup en Israël comme une trahison.*

Mots-clés : terrain à risque, implication du chercheur, réflexivité, auto-analyse, Israël, Palestine, engagement à haut risque.

Abstract: *Several academic works have recently highlighted the challenges associated with field research in "sensitive" contexts and the need to acknowledge the researcher's subjectivity as part and parcel of the research. Following these works, this article offers to look at the conditions under which my doctoral research on Israeli anti-occupation activists was implemented. It shows that my own commitment on the field was unavoidable for more than one reason, but also that it was heuristically fruitful. Indeed, it allowed me to better understand the Israeli activists' experience and brought me to question the impact, on the personal level, of a commitment seen by many in Israel as a form of betrayal.*

Keywords: Sensitive field research, researcher's commitment, reflexivity, self-analysis, Israel, Palestine, high-risk activism.

* Cet article a été écrit grâce au soutien du Labex SMS et du Laboratoire des sciences sociales du politique (Toulouse) où j'ai été post-doctorante en 2014.

Peu de terrains sont aussi chargés affectivement que l'espace israélo-palestinien et font l'objet d'une couverture médiatique aussi importante. La saturation d'images sur le conflit qui s'y déroule depuis plus de soixante ans tend à en donner une impression de familiarité et à faciliter une forme d'appropriation, souvent partielle et partielle, par tout un chacun. En France, la présence de nombreuses personnes de confession juive ou musulmane, le passé colonial en Afrique du Nord et la politique antisémite de Vichy pendant la Seconde Guerre mondiale renforcent encore l'intérêt pour la situation au Proche-Orient. La crispation autour des questions ethniques et religieuses contribue également aux lectures manichéennes qui peuvent en être faites : Juifs d'un côté, Arabes et musulmans de l'autre ; Israël *versus* Palestine. Et les périodes où la violence revient sur le devant de la scène médiatique n'aident pas à dépasser cette vision de deux camps antagonistes entre lesquels il n'y aurait ni interstices, ni passages, ni entre-deux. J'ai choisi pour ma part de travailler sur des acteurs qui transgressent les assignations identitaires en franchissant les limites de leur « tribu » : des Israéliens juifs que leur opposition à la politique expansionniste de leur pays a amenés à militer aux côtés des Palestiniens, dans les Territoires occupés.

Pendant plusieurs périodes, représentant en tout près d'un an passé sur le terrain, j'ai suivi ces militants contre l'occupation dans leurs déplacements côté palestinien et participé avec eux à des manifestations contre le mur, des actions directes non-violentes, des activités de solidarité, des rencontres, etc. J'ai également réalisé des entretiens biographiques avec près de soixante d'entre eux sur leur parcours d'engagement et ses conséquences. Les Israéliens prenant fait et cause pour les Palestiniens étant très peu nombreux, j'ai vite été amenée à connaître une part non négligeable de la population étudiée. Certains sont devenus des amis, des confidents, des hôtes. Lors de mes derniers séjours en Israël, j'ai ainsi logé chez l'un de mes enquêtés et partagé pendant plusieurs semaines le quotidien de sa famille. Cette proximité avec mon terrain, rendue quasi-incontournable par ma démarche ethnographique¹, a contribué à investir cette recherche d'affects. Mais la nature même de mon objet a aussi fortement joué dans mon implication. Je travaillais en effet non seulement sur l'espace israélo-palestinien, mais aussi sur un engagement à risque, coûteux et faisant l'objet d'une condamnation sociale extrêmement forte en Israël.

Plusieurs chercheurs ont souligné les difficultés inhérentes aux terrains dits sensibles, voire dangereux (Boumaza et Campana, 2007 ; Agier, 1997 ; Albera, 2001), l'un des écueils étant, pour l'ethnographe, de se laisser submerger par ses émotions au point de voir sa compréhension du social altérée (Céfaï et Amiraux, 2002). Plus généralement, faire du terrain est à la fois un gage de légitimité scientifique dans un certain nombre d'enquêtes et la meilleure manière d'être soupçonné de fusion avec son objet et donc de partialité intellectuelle, d'autant que les données dont il est question sont difficilement vérifiables ou objectivables (Geertz, 1996). Il existe ainsi une tension entre

1 Le caractère ethnographique de ma recherche tient non seulement au fait qu'elle a consisté en une « observation prolongée, continue ou fractionnée, d'un milieu, de situations [et] d'activités » (Céfaï, 2010 : 7) mais aussi aux relations de confiance nouées avec mes enquêtés, qui étaient eux-mêmes, pour la plupart, « en relation les uns avec les autres et non pas choisis selon des critères abstraits » (Beaud et Weber, 2003 : 15).

l'engagement nécessaire à la compréhension de la réalité étudiée et la distanciation que requiert la posture scientifique (Elias, 1993). Dans la lignée d'un ensemble de travaux reconnaissant la subjectivité du chercheur et les « impuretés » du matériau empirique (Schwartz, 1993) comme des éléments à part entière de l'enquête (Naudier et Simonet, 2011 ; Sorignet, 2006 et Romani, 2007), cet article propose de montrer le caractère quasi-incontournable de mon engagement personnel sur ce terrain. Cet engagement n'a pas été décrété *a priori*, ni réellement choisi ; ce sont les caractéristiques du contexte et du sujet étudiés, de même que ma familiarité avec Israël, qui l'expliquent. Et s'il a comporté des aspects inconfortables, il a aussi été particulièrement fécond pour le recueil de données et leur compréhension.

Terrain sensible : engagement incontournable ?

Les militants sur lesquels j'ai travaillé se rendent régulièrement dans les Territoires palestiniens occupés. Certains prennent part, avec les Anarchistes contre le Mur, aux manifestations hebdomadaires organisées par des villages palestiniens que la barrière de séparation spolie ou encercle. D'autres se joignent aux convois de *Ta'ayush* ou encore aux cueillettes d'olives des Combattants pour la Paix². Il arrive que « tout se passe bien », c'est-à-dire que chacun rentre chez soi sain et sauf, satisfait d'avoir apporté sa contribution à un projet plus ambitieux. Mais il est aussi très fréquent que la violence s'invite au programme des activités militantes. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne les manifestations contre le mur, interdites par l'armée et dispersées par la force. Entre 2004 et 2012, une vingtaine de Palestiniens ont ainsi perdu la vie dans ces protestations et plusieurs militants israéliens et internationaux y ont été grièvement blessés. L'armée tire en effet des grenades lacrymogènes et des balles en caoutchouc qui, bien que théoriquement non létales, ont le pouvoir de tuer lorsqu'elles sont dirigées vers le haut du corps ou si les distances réglementaires ne sont pas respectées. L'usage des balles réelles est par ailleurs loin d'être exceptionnel, notamment à la fin des manifestations. D'autres activités *a priori* moins conflictuelles ne sont pas épargnées par la violence. Il est ainsi fréquent que des militants venus aider les Palestiniens à récolter leurs olives ou à sortir leurs troupeaux³ soient attaqués par des groupes de colons sous le regard des soldats présents sur place.

Lors de mes périodes sur le terrain, je rejoignais tous les vendredis les manifestations contre le mur et tous les samedis les activités de *Ta'ayush* dans les collines du sud d'Hébron. Le reste de la semaine se partageait entre la réalisation d'entretiens et des activités moins « routinisées » en ce sens qu'elles ne suivaient pas une périodicité hebdomadaire. A l'instar de Vincent Romani qui soutient qu'« un certain niveau d'immersion dans un univers violent – voire traumatique – rend impossible le maintien d'une posture distanciée, au risque de mettre en danger sa propre sécurité, mais aussi sa santé mentale » (2007 : 35), j'ai pu me rendre compte que mes tentatives pour garder

2 Pour des précisions sur ces différents groupes et sur leurs activités, voir mes travaux antérieurs (Lamarche 2013 et 2008).

3 L'armée interdit régulièrement aux Palestiniens l'accès à leurs terres. Par ailleurs, ceux-ci peuvent ne pas oser s'y rendre de peur d'être attaqués par des colons. C'est la raison pour laquelle il arrive aux militants israéliens et/ou internationaux de les accompagner.

mes distances avec mon terrain étaient vouées à l'échec. Mon engagement physique et émotionnel aux côtés de mes enquêtés était en effet incontournable à plus d'un titre. C'est au cours des activités militantes que je rencontrais la plupart des personnes interviewées par la suite. Or, il n'y a pas de place, dans ce type d'activités, pour un observateur extérieur ne serait-ce que parce que l'armée ne fait pas la différence, quand elle tire, entre chercheurs et militants. Par ailleurs s'engager c'est, comme le veut l'étymologie, « donner des gages » et dans le contexte dont il est question, il s'agissait non seulement de montrer à mes enquêtés qu'ils pouvaient me faire confiance, mais aussi d'éviter qu'ils ne me voient comme une journaliste ou comme une Française venue faire du « tourisme politique » en Palestine. Enfin, il m'aurait semblé inenvisageable de prétendre appréhender les mises en danger de soi que représentent ces expositions récurrentes à la violence et leurs conséquences intimes sans en faire personnellement l'expérience, toute limitée fut-elle.

Je n'ai jamais été blessée moi-même, si ce n'est une entorse causée par une course pour échapper à des soldats, mais je suis revenue plus d'une fois des lieux de protestation en pleurant et en hoquetant sous l'effet des gaz lacrymogènes. Souvent, se mêlait à la réaction physiologique d'irritation oculaire, une réaction psychologique au stress subi pendant l'heure qui venait de s'écouler. Il m'est arrivé de faire des cauchemars dans lesquels je ne pouvais plus respirer, noyée dans un nuage de fumée blanche. Et plusieurs années après les événements les plus marquants, je peux me mettre à trembler quand j'entends un bruit de tirs. S'il m'est d'autant plus facile aujourd'hui d'accepter ces réactions que mon terrain est terminé, à l'époque, elles ont suscité chez moi honte et culpabilité. Le sentiment de ne pas être à la hauteur face à des militants dont certains refusaient de reconnaître le stress post-traumatique dont ils souffraient, au nom d'un *ethos* mettant l'accent sur le « sacrifice personnel, la résilience et la dureté » (Gordon, 2007 : 24), a ainsi certainement été plus difficile encore à gérer que la peur elle-même. Dans d'autres types d'activités moins violentes, comme celles de *Ta'ayush*, la difficulté principale résidait dans la confrontation à des situations moralement insupportables, injustes ou tragiques. Il m'est arrivé de voir des Palestiniens se faire attaquer à coups de pierres par des colons ou encore se voir interdire par l'armée de faire paître leurs troupeaux alors que ceux-ci représentaient leur unique source de revenu. Dans d'autres cas, une discussion avec des enfants venus de la colonie voisine qui débitaient avec un aplomb déconcertant les arguments racistes entendus chez eux faisaient naître un tel désespoir que toute ma vie sociale pouvait s'en trouver affectée.

J'aimerais enfin revenir sur un dernier aspect qui, outre les caractéristiques intrinsèques à mon terrain, a rendu difficile voire impossible le maintien d'une posture distanciée : les sollicitations récurrentes de positionnement axiologique, très souvent précédées ou accompagnées de demandes de précisions d'ordre biographique. Même lorsqu'il essaye de l'éviter, le chercheur qui travaille sur l'espace israélo-palestinien est constamment sommé de prendre position. On cherche à savoir où vont ses sympathies, par des questions qui dépassent le strict cadre de sa recherche. Dans certains cas tout à fait bienveillantes, ces questions peuvent prendre la forme de tentatives de délégitimation lorsqu'elles visent à montrer à l'auditoire que l'intervenant a un avis sur la question qu'il étudie et utilise ses recherches pour le propager ou au contraire refuse de prendre parti. Un colloque scientifique s'est ainsi transformé en véritable interrogatoire visant à savoir « de quel côté » j'étais et à me pousser vers un discours militant. Vincent

Romani rapporte des difficultés similaires sur son terrain palestinien lorsqu'il écrit : « La recherche binaire d'étiquetage pro- ou anti- est souvent le premier réflexe d'une bonne part des gens face à une intervention ou un intervenant sur le sujet » (2007 : 41). Travaillant pour ma part sur des militants appartenant à la société israélienne mais qui nouent des liens de coopération avec des Palestiniens, je ne rentre pas facilement dans les cases. Cela explique probablement que les demandes de précisions sur mon rapport à Israël ou à la cause palestinienne aient été aussi fréquentes⁴. Je ne compte en effet plus le nombre de fois où l'on m'a demandé pudiquement si j'avais « un lien avec Israël » ou ce qui m'avait amenée à m'intéresser à ce pays.

On sait que le choix d'un sujet de thèse doit rarement au hasard. Les questionnements sur la « *libido* politique » (Siméant, 2002), c'est-à-dire sur les valeurs et les sympathies qui guident le chercheur (Becker, 1967) ne sont donc pas étonnants. Mais sa démarche de recherche se voit souvent soupçonnée, pour cette seule raison, d'être biaisée « en raison de motivations supposées moins scientifiques que dans le cas inverse » (Broqua, 2009). Ceci est particulièrement vrai dans le cas d'objets de recherche politiquement chargés comme le militantisme, mais pas uniquement. Ainsi, Flora Bajard, qui a écrit sa thèse sur les céramistes d'art, métier exercé par ses propres parents, s'est souvent entendu dire que cette forte proximité sociale et affective avec son terrain exigeait de sa part « un travail réflexif plus poussé que ne le requiert un rapport banal à l'objet étudié » (Bajard, 2013 : 8).

Dans mon cas, il est assez évident que derrière la question de mon « lien avec Israël », c'est le fait de savoir si je suis, ou non, juive, qui intéresse la plupart de mes interlocuteurs. Or pour compréhensible qu'elle soit au regard du traitement qui est habituellement fait du conflit israélo-palestinien, cette question me semble problématique à plusieurs niveaux. Tout d'abord car elle est porteuse d'une forme d'essentialisation qui voudrait que, chez toute personne juive, l'intérêt pour Israël aille de soi en raison du lien intrinsèque censé relier les Juifs à ce pays. A l'inverse, s'intéresser à Israël quand on n'a pas d'origines juives est source d'interrogations – et peut même s'avérer suspect dans certains milieux – alors que personne ne s'étonnera qu'un Français enquête sur la Chine, le Brésil ou la Côte d'Ivoire. Par ailleurs, cette interrogation n'est jamais formulée directement mais prend la forme de circonvolutions⁵ dont l'issue ne laisse pourtant que peu « de place aux interstices, aux situations intermédiaires, aux passages et aux métissages » (Saada, 1993 : 112). Comme il ne m'est possible de répondre à la question de mon « lien avec Israël » qu'en dévoilant des éléments très personnels de ma biographie, ce que je n'ai pas envie de faire en toute circonstance, il m'arrive souvent de botter en touche, laissant généralement mon interlocuteur sur sa faim.

C'est parce que je considère qu'explicitement les raisons qui m'ont amenée à travailler sur Israël et mon rapport à ce terrain de recherche a un sens particulier ici, dans un article sur des aspects méthodologiques de mon travail, que j'y consacrerai les quelques lignes qui suivent. Cet exercice d'auto-analyse (Noiriel, 1990), quoique réduit à son expression minimale, est périlleux, certains pouvant y voir une excessive exhibition de

4 Je ne suis évidemment pas la seule dans ce cas. Eléonore Merza qui a écrit une thèse sur les Tcherkesses d'Israël, minorité musulmane originaire du Caucase, rapporte une expérience similaire (2012 : 36).

5 Je parle ici de la France. Les Israéliens de leur côté, fidèles à leur réputation, me demandent la plupart du temps très directement si je suis juive.

soi (Olivier de Sardan, 2000) ou encore le risque de faire glisser l'analyse sociologique dans le « récit narcissique » (Wacquant, 2011 : 219). Il me semble néanmoins éclairer la manière dont les expériences vécues depuis quinze ans dans plusieurs des mondes qui composent l'espace israélo-palestinien ont enrichi ma compréhension de ce qui s'y joue, fait naître des interrogations fécondes et contribué à créer, avec certains de mes enquêtés, une communauté d'expériences propice à la confiance et au dévoilement de soi.

Faire de difficulté vertu et de l'implication, un outil de compréhension

Mon premier voyage en Israël remonte à l'été 1997. J'avais alors 16 ans et je rendais visite à ma meilleure amie qui venait de s'y installer. Issue pour ma part d'une famille communiste et athée, j'avais développé, à son contact, une sorte de fascination pour tout ce qui touchait de près ou de loin au judaïsme et à Israël. Dans notre abondante correspondance et lors de mes premières visites dans son nouveau pays, je m'identifiai très largement à son discours, faisant miens les termes de « *yishuv* » (« implantation ») et de « Judée-Samarie »⁶ et apprenant à craindre les « Arabes »⁷ comme de potentiels agresseurs. Je séjournai dans l'une des plus importantes colonies du pays, Givat Zeev, puis dans une autre, bien plus petite, située entre Jérusalem et Modi'in. A aucun moment, malgré le passage de *checkpoints*, je n'eus alors conscience de me trouver au-delà de la ligne verte⁸, une ligne qu'aucun marqueur physique ne délimite dans la réalité. En 1999, je rencontrai un jeune homme qui accomplissait son service militaire obligatoire et habitait, lui aussi, en Cisjordanie. Quelques mois plus tard, je lui rendis visite dans la ferme éducative où il vivait avec d'autres jeunes qu'un travailleur social avait, comme lui, sortis de la rue. Celle-ci était composée d'une dizaine de mobil-homes installés en plein désert de Judée et entourés d'un grillage destiné à protéger les habitants de l'extérieur. Comme lors de mes précédents séjours, je ne questionnai pas la charge politique de l'environnement dans lequel je me trouvais. Le conflit était bien sûr présent à mon esprit mais l'occupation et ses conséquences concrètes, elles, ne l'étaient pas. Début 2003, au cours de la seconde Intifada, je reçus la visite de cet ami dont je n'avais eu que très peu de nouvelles au cours des années précédentes. Quelques mois plus tôt, il avait été rappelé par le service de réserve de l'armée dans le cadre de l'opération « Bouclier défensif »⁹ et avait participé au siège de Ramallah au cours duquel une trentaine de Palestiniens avaient été tués et plus de sept cents arrêtés. Si ses récits ne laissaient entrevoir nulle trace de regrets, et encore moins de critique envers ce qu'il avait vu ou fait, la souffrance y était facile à déceler. Cette discussion et celles qui suivirent marquèrent le début d'une prise de conscience qui se traduisit par une soif de

6 Termes utilisés par les partisans de la colonisation et, plus largement, par une partie du public israélien pour désigner les colonies juives, d'une part, et la Cisjordanie, d'autre part.

7 La plupart des Israéliens – et pas seulement les colons – désignent les Palestiniens exclusivement par le terme « Arabes ».

8 Ligne de démarcation de l'armistice de 1949, revendiquée par une partie des Palestiniens comme frontière de leur futur Etat.

9 Opération lancée par l'armée israélienne fin mars 2002, qui conduisit à la réoccupation des villes palestiniennes et fut particulièrement sanglante.

connaissances sur le conflit israélo-palestinien. C'est ainsi qu'un an plus tard, je choisis de faire mon mémoire de maîtrise sur les Refuzniks, ces soldats refusant de servir dans les Territoires palestiniens.

Le parcours qui m'a menée de la France à Israël, puis des colonies juives aux villages palestiniens de Cisjordanie n'a jamais manqué de surprendre ceux de mes enquêtés auxquels j'en ai fait part. Il me surprend toujours moi-même lorsque je retrouve l'un de ces objets marqués du drapeau israélien que je ramenaient en souvenir de mes voyages ou l'une de ces petites phrases en hébreu que je griffonnais un peu partout sur mes cahiers de lycéenne. Si j'arrive aujourd'hui à lui reconstruire une cohérence rétroactive, mon rapport à ce terrain de recherche n'en reste pas moins l'objet de questionnements fréquents, tant je sais qu'il a joué dans ma manière d'appréhender mon objet d'étude et dans mes relations avec mes enquêtés. Loin de me desservir, l'aspect atypique et presque exotique à leurs yeux de mon parcours a ainsi parfois contribué à m'en rapprocher symboliquement et à me faire gagner une sorte de légitimité. D'une part parce que mes allers-retours en Israël/Palestine dataient de bien plus longtemps que mon intérêt pour leur engagement. Et d'autre part car, à leurs yeux, j'avais moi aussi, pour reprendre les termes de l'un d'entre eux, « une histoire avec l'occupation ».

Ma découverte d'Israël peut par ailleurs être vue comme une sorte d'« éducation à l'israélité » dans le sens où elle a impliqué, dans un premier temps, un apprentissage de la tradition juive, une adhésion aux mythes sionistes et s'est accompagnée d'une méconnaissance de la société et de la culture palestiniennes. Ce parcours m'a ainsi permis de comprendre un certain nombre de choses qui me seraient probablement restées obscures autrement : comment il est possible de grandir en Israël sans voir l'occupation ou encore à quel point la peur des Palestiniens est profondément ancrée dans les consciences, même chez ceux qui n'ont pas grandi dans des familles tenant des discours racistes. J'ai ainsi utilisé à de nombreuses reprises ma propre « conversion », aux récits narratifs israéliens d'abord, puis aux récits alternatifs, pour réagir aux propos de mes enquêtés et leur demander des précisions sur certains aspects que je savais importants car j'en avais moi-même fait l'expérience, limitée et circonscrite mais cependant marquante. Parfois, j'évoquais cette conversion par touches pour susciter la confiance. D'autre fois, ce sont mes enquêtés qui, connaissant déjà certains éléments de ma biographie, y faisaient référence comme lorsque l'un d'eux me dit : « Tu sais bien que, quand on ne veut pas voir [l'occupation], on ne voit pas, non ? Toi aussi tu as mis longtemps... » ou un autre : « C'est comme toi qui disais l'autre jour qu'à l'époque, tu venais en Israël, pas en Palestine... Moi aussi, pendant tout ce temps, je ne savais pas qu'il y avait un autre côté ».

Par ailleurs, mon immersion dans l'univers des militants israéliens contre l'occupation et la forte proximité que j'ai développée avec certains d'entre eux m'ont conduite à me trouver personnellement engagée sur mon terrain de recherche, comme je l'ai souligné dans la première partie de ce texte. Or, cet engagement, loin d'avoir nui à mon appréhension des situations et des personnes étudiées en brouillant mon regard, a été essentiel à plus d'un titre. Outre le fait qu'il a contribué à éloigner les soupçons d'infiltration chez des acteurs faisant l'objet d'une forte surveillance, il m'a amenée à nouer des relations interpersonnelles qui m'ont apporté, sur le plan de la recherche, bien plus que n'aurait pu le faire une approche en surplomb. Ma proximité de vécu avec mes enquêtés, résultat de cet engagement à leurs côtés, a permis que se développe

entre nous, dans un certain nombre de cas, les conditions propices à la confiance et à l'intercompréhension. Ainsi, à la fin de certaines activités militantes, je me joignais à eux pour partager un repas ou une bière et décompresser. Nous parlions alors de ce qui s'était passé dans les Territoires, de ce que nous avions ressenti dans telle ou telle circonstance, des projets d'actions futures, etc. Ma présence semblait naturelle parce que j'avais passé la journée avec eux et qu'ils savaient que les mêmes émotions de tristesse, de colère ou, plus rarement, de joie nous habitaient au retour en Israël. Et j'avais, autant qu'eux, besoin d'échanger, de « vider mon sac », de boire et de dormir. Ces moments d'observations flottantes (Pétonnet, 1985) ont été au moins aussi riches pour mon enquête que ceux qui ont eu lieu lors d'activités militantes.

Enfin, j'aimerais revenir sur un aspect de mon implication qui s'est avéré déterminant pour ma compréhension de l'engagement étudié. Il me faut pour cela aborder un autre élément de mon parcours personnel en lien avec mon parcours de recherche. Pendant mes premières années de terrain, ayant rompu tous les ponts avec mes anciens amis, j'ai été accueillie à Kfar Saba, une petite ville résidentielle proche de Tel-Aviv, par un couple d'Israéliens avec lequel des amis de mes parents m'avaient mise en contact. Leurs filles ayant quitté le foyer, je logeais chez eux à chacun de mes séjours là-bas et une forte complicité s'est vite développée avec la mère de famille. Connaissant l'anxiété que provoquait chez elle le fait de me savoir dans les Territoires occupés¹⁰, j'avais pris l'habitude de lui parler le moins possible de mes allées et venues. Elle ne me posait, de son côté, jamais de questions jusqu'au jour où je rentrai d'une manifestation en boitant. Lorsque j'entrepris de lui expliquer ce qui m'était arrivé, elle m'interrompit en me disant : « Ecoute, je ne veux pas être mêlée à tout ça ! Je sais que tu fais des choses pas bien mais je préfère ne pas savoir quoi... » S'ensuivit une longue et douloureuse discussion dans laquelle il apparut que mon hôte non seulement ne voulait rien savoir de mes activités, mais condamnait fermement tout ce qui impliquait une confrontation avec les soldats, partant du principe que l'armée ne pouvait qu'agir pour la sécurité d'Israël et dans le respect du droit et de la morale. Cet épisode marqua le début d'une série de non-dits entre nous qui nous éloignèrent progressivement, jusqu'à ce que je cesse complètement de voir cette famille qui avait été comme la mienne pendant plusieurs années lorsque j'étais en Israël. Ce « dommage collatéral » provoqué par mon enquête en a aussi, en quelque sorte, fait partie puisqu'il m'a amenée à prêter une attention toute particulière aux conséquences que pouvait avoir l'engagement sur les relations sociales des personnes engagées.

Souvent, quand j'évoquais devant des militants devenus des amis mon « syndrome de Kfar Saba », pour reprendre le nom que lui donna l'un d'entre eux, ils me relataient des difficultés comparables au contact de proches ne partageant pas leurs opinions politiques, d'amis servant dans les Territoires occupés, de collègues de droite, de parents indifférents, etc. Progressivement, m'expliquaient-ils, leur cercle de relations s'était restreint jusqu'à ne plus compter que des Israéliens appartenant à ce minuscule milieu composé de militants d'extrême-gauche, d'artistes engagés ou de journalistes critiques avec lesquels il était possible d'évoquer les expériences vécues côté palestinien sans se faire traiter d'imbécile heureux, ou pire, de traître. A mesure que se succédaient mes

10 Très sioniste et électrice du parti travailliste, celle-ci n'avait aucun contact avec des Palestiniens et n'allait jamais dans lesdits Territoires.

mois de terrain, je vécus un processus similaire et aujourd'hui, rares sont mes amis israéliens qui ne sont pas engagés d'une manière ou d'une autre contre l'occupation ou fortement critiques à l'égard de la politique de leur pays. Parallèlement, j'ai perdu ceux qui avaient constitué ma famille adoptive pendant mes premiers terrains en Israël parce que je n'ai pas su maintenir la distance entre notre relation et ce que je vivais en tant qu'apprentie-ethnographe confrontée à des situations troublantes voire traumatisantes. C'est ainsi que cet aspect dont je n'avais pas initialement perçu l'importance est devenu, par le truchement de ma propre expérience, une dimension centrale de mes interrogations de recherche¹¹.

* * *

Mon implication sur le terrain a constitué le fil directeur de cet article. Fruit d'une histoire personnelle en plusieurs actes avec l'espace israélo-palestinien et des contraintes inhérentes à l'objet étudié, celle-ci est m'est également apparue comme l'une des conditions nécessaires pour comprendre empiriquement ce que signifie le fait de s'engager aux côtés des Palestiniens quand on vit en Israël et *a fortiori* quand on est Israélien. S'il apparaît très difficile, lorsque l'on travaille sur un sujet faisant régulièrement la une de l'actualité et sur des acteurs aux pratiques controversées, de choisir la neutralité, un travail réflexif contribue de manière certaine, sinon à neutraliser entièrement, du moins à dévoiler les effets de la position du chercheur sur son appréhension des phénomènes étudiés. Ni « ethnographe indigène », ni complètement étrangère au terrain en raison de mes pérégrinations passées en Israël/Palestine et des liens émotionnels forts que j'y ai noués depuis vingt ans, j'ai par ailleurs choisi de rendre compte ici de ce qui m'a amenée à travailler sur cet espace alors même que j'élude souvent cette question par souci d'éviter les simplifications abusives. Dans le cadre d'une réflexion méthodologique, ce matériau renseigne en effet sur « l'univers affectif, mental et moral avec lequel le chercheur a été obligé de faire, et donc sur certaines particularités de son étude » (Bizeul, 2007 : 71) sûrement autant que le récit des conditions d'enquête, difficultés et écueils rencontrés.

Références citées

- AGIER, Michel (dir.), 1997. *Anthropologues en dangers : l'engagement sur le terrain*. Paris : J.-M. Place.
- ALBERA, Dionigi, 2001. « Terrains minés », *Ethnologie française*, 31 (1), pp. 5-13.
- BAJARD, Flora, 2013. « Enquêteur en milieu familial. Comment jouer du rapport de filiation avec le terrain ? », *Genèses*, 1 (90), pp. 7-24.
- BEAUD, Stéphane et Florence WEBER, 2003. *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- BECKER, Howard, 1967. « Whose side are we on ? », *Social Problems*, 14 (3), pp. 239-247.
- BIZEUL, Daniel, 2007. « Que faire des expériences d'enquête ? Apports et fragilité de l'observation directe », *Revue française de science politique*, 57 (1), pp. 69-89.

11 Il convient ici de souligner que la sérendipité, autrement dit la « faculté de saisir et d'interpréter ce qui se présente à nous de manière inattendue » (Catellin, 2004 : 179), constitue l'un des apports fondamentaux de la démarche ethnographique (Rivoal et Salazar, 2013 : 178).

- BOUMAZA, Magali et Aurélie CAMPANA. 2007. « Enquêter en milieu “difficile” », *Revue française de science politique*, 57 (1), pp. 5-25.
- BROQUA, Christophe, 2009. « L’ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant », *Genèses*, 2 (75), pp. 109-124.
- CATELLIN, Sylvie, 2004. « L’abduction : une pratique de la découverte scientifique et littéraire », *Hermès, La Revue*, 2 (39), pp. 179-185.
- CEFAÏ, Daniel (dir.), 2010. *L’engagement ethnographique*. Paris : Editions de l’EHESS.
- CEFAÏ, Daniel et Valérie AMIRAUX, 2002. « Les risques du métier. Engagements problématiques en sciences sociales. Partie 1 », *Cultures & Conflits*, 47 (3), pp. 15-48.
- ELIAS, Norbert, 1993. *Engagement et distanciation : contributions à la sociologie de la connaissance*. Paris : Fayard.
- GEERTZ, Clifford, 1996. *Ici et là-bas : l’anthropologue comme auteur*. Paris : Métailié.
- GORDON, Uri, 2006. « Israeli anarchism : Statist dilemmas and the dynamics of joint struggle », *Anarchist Studies*, 15 (1), pp. 7-30.
- LAMARCHE, Karine, 2008. « Des “mouvements pacifistes” aux “mouvements anti-occupation” israéliens », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem*, 19.
- , 2013. *Militer contre son camp ? Des Israéliens engagés aux côtés des Palestiniens*. Paris : Presses universitaires de France.
- MERZA, Eléonore, 2012. « Ni Juifs ni Arabes en Israël. Dialectiques d’identification et négociations identitaires d’une minorité dans un espace en guerre », thèse d’anthropologie sociale. Paris : EHESS.
- NAUDIER, Delphine et Maud SIMONET (dir.), 2011. *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements*. Paris : La Découverte.
- NOIRIEL, Gérard, 1990. « Journal de terrain, journal de recherche et auto-analyse. Entretien avec Florence Weber », *Genèses*, 2 (1), pp. 138-47.
- Olivier de SARDAN, Jean-Pierre, 2000. « Le “Je” méthodologique. Implication et explicitation dans l’enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, 41 (3), pp. 417-45.
- PÉTONNET, Colette, 1985. *On est tous dans le brouillard : ethnologie des banlieues*. Paris : Editions Galilée.
- RIVOAL, Isabelle et Noel B. SALAZAR, 2013. « Contemporary ethnographic practice and the value of serendipity », *Social Anthropology*, 21 (2), pp. 178-185.
- ROMANI, Vincent, 2007. « Enquêter dans les Territoires palestiniens », *Revue française de science politique*, 57 (1), pp. 27-45.
- SAADA, Emmanuelle, 1993. « Les territoires de l’identité. Etre Juif à Arbreville », *Genèses*, 11 (1), pp. 111-36.
- SCHWARTZ, Olivier, 1993 [1923]. Présentation et postface : « L’empirisme irréductible. La fin de l’empirisme ? », in Nels Anderson, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, pp. 13-14 et 265-308. Paris : Armand Colin.
- SORIGNET, Pierre-Emmanuel, 2006. « Double appartenance et objectivation », communication au colloque « Ethnographies du travail artistique », Université Paris I-Panthéon-Sorbonne, 21-22 septembre, <http://www.univ-paris1.fr/fin/admin/laboratoire_georges_friedmann/Sorignet.pdf>, consulté le 12 août 2014.
- WACQUANT, Loïc, 2011. « La chair et le texte : l’ethnographie comme instrument de rupture et de construction », in Delphine Naudier et Maud Simonet (dir.), *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements*, pp. 201-221. Paris : La Découverte.